

Série : Histoire de l'Église  
Leçon 20 : Les témoins de la vérité d'avant la  
réforme – en orient et à l'occident  
Les Pauliciens et les Vaudois

Prêché mercredi le 3 juin 2015  
Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda  
Par : Marcel Longchamps

Formation biblique pour disciples  
(Comprenant des études sur tous les livres de la Bible,  
sur la théologie systématique et sur l'histoire de l'Église)

Disponible gratuitement en format PDF et en MP3

Voir le contenu détaillé sur le site Web

Série : Histoire de l'Église (T-3)

Leçon 20 : Les témoins de la vérité d'avant la réforme – en orient et à  
l'occident – Les Pauliciens et les Vaudois

Église réformée baptiste de Rouyn-Noranda

Adhérent à la Confession de Foi Baptiste de Londres de 1689

[www.pourlagloiredechrist.com](http://www.pourlagloiredechrist.com)

Par : Marcel Longchamps

## **INTRODUCTION**

Même dans les périodes les plus sombres de l'histoire de l'Église, il y a eu des héros de la foi. Ils n'ont pas hésité à sacrifier leur vie même pour persévérer dans la vérité et sa promotion à tout prix.

Nous examinerons très brièvement aujourd'hui deux groupes en particulier : les Pauliciens (dans l'église orientale) et les Vaudois (dans l'église occidentale).

Ce sont des héros de la foi. Ils durent faire d'énormes sacrifices pour défendre la foi chrétienne véritable.

## **I) LES TÉMOINS DE LA VÉRITÉ EN ORIENT : LES PAULICIENS**

Voici quelle fut l'origine de la secte à laquelle on donna ce nom. Vers l'an 660, vivait près de Samosate, ville sur l'Euphrate en Arménie, dans un bourg nommé Mananalis, un homme respectable du nom de Constantin.

Les écrivains catholiques romains le représentent comme ayant adopté certaines doctrines manichéennes, mais d'autres disent qu'il appartenait à l'Église grecque. C'était au temps où les sectateurs de Mahomet s'étaient emparés de la Syrie. Un jour se présenta chez Constantin un diacre de l'église arménienne qui avait été fait prisonnier par les Sarrasins (les musulmans), mais qui avait réussi à recouvrer sa liberté.

Constantin l'accueillit, le garda quelques jours chez lui, et le diacre, en le quittant, lui donna en retour de son hospitalité, deux manuscrits contenant l'un, les quatre évangiles, et l'autre, les quatorze épîtres de Paul. C'était pour ces temps où les manuscrits des Écritures étaient rares et chers, un riche et précieux présent. Par ce don nous pouvons juger de la nature des conversations que Constantin avait eues avec son hôte.

Constantin lut et étudia les saints livres, et la lumière de la vérité pénétra dans son âme. Il brûla ses mauvais livres, et ne voulut plus en étudier d'autres que les évangiles et les épîtres. Ses principes religieux et sa vie tout entière furent changés. « De l'abondance du cœur la bouche parle » : Constantin commença à communiquer à d'autres ce que Dieu lui avait appris par sa Parole, et des disciples se réunirent autour de lui. Il avait vu dans les Actes et dans les Épîtres ce qu'étaient les églises au commencement, et il désirait y revenir. Par là il rejetait nécessairement et la hiérarchie qui dominait l'Église grecque aussi bien que la romaine, et les erreurs de ces deux églises, surtout l'adoration des saints et de la Vierge.

Constantin alla se fixer à Cibossa, autre ville d'Arménie, et de là il travailla avec ses disciples à répandre les vérités que Dieu lui avait fait connaître. Ses ennemis l'ont accusé de rejeter l'Ancien Testament et certaines parties du Nouveau. Cette calomnie a eu sans doute son fondement dans le fait qu'il ne possédait, comme nous l'avons vu, qu'une partie du Nouveau Testament. Peut-être à cause de cela et de ses primitives croyances, se mêla-t-il quelques erreurs à son enseignement.

Constantin prit le nom de Silvain, le compagnon de Paul (1 Thessaloniens 1:1), et ses disciples, associés à son œuvre, empruntèrent à leur tour de nouveaux noms aux autres compagnons de l'apôtre, tels que Timothée, Tite et Tychique. Ils prenaient ces noms, parce qu'ils s'attachaient à répandre la doctrine contenue dans les écrits de Paul, et c'est aussi probablement d'après lui qu'ils reçurent le nom de Pauliciens.

Silvain, comme nous l'avons dit, s'était établi à Cibossa. En y arrivant, il avait dit aux habitants : « Je suis Silvain et vous êtes les Macédoniens », faisant allusion aux travaux de Silvain (ou Silas), en Macédoine, à Philippes et à Thessalonique (Actes 15:40 ; 16:19, 25 ; 17:1-4, etc. ; 18:5). Pendant vingt-sept ans, Silvain travailla avec un zèle infatigable à annoncer ce qu'il avait appris dans les Écritures. Un grand nombre de personnes, soit de l'Église grecque, soit des sectateurs de Zoroastre (\*), furent converties par son moyen, et des congrégations furent établies en divers endroits tant par lui que par ses disciples.

*(\*) Zoroastre, fondateur ou réformateur de l'ancienne religion des Perses, que l'on nomme Mazdéisme. Elle enseigne la coexistence de deux principes éternels : l'un est Ormuzd, le bien, le vrai, la lumière, représenté par le soleil ; l'autre Ahriman, le mal et les ténèbres, en guerre avec Ormuzd qui finira par le vaincre. C'est au soleil comme représentant Ormuzd, que les sectateurs de Zoroastre rendaient leurs hommages. Partout ils élevaient des autels sur lesquels brûlait le feu sacré. Sous le nom de Guèbres ou de Parsis, se trouvent encore dans l'Inde un certain nombre d'adorateurs du soleil.*

Les progrès du nouveau groupe furent tels qu'elle attira sur elle l'attention des autorités ecclésiastiques, et ce fut sans doute le clergé qui porta la chose devant l'empereur. Celui-ci rendit en l'an 684 un édit contre Constantin et les assemblées pauliciennes.

L'exécution en fut confiée à un officier de la cour nommé Siméon, qui reçut en même temps l'ordre de faire mettre à mort le chef du groupe, et de reléguer ses partisans dans des cloîtres et sous les soins du clergé, afin de les ramener dans le bon chemin. Arrivé à Cibossa, Siméon fit comparaître devant lui Constantin et un grand nombre de ses disciples. Puis il ordonna à ceux-ci, sous peine de la vie, de lapider leur maître. Mais tous, à l'exception d'un seul, nommé Justus, refusèrent d'obéir à cet ordre cruel, et laissèrent tomber les pierres dont on les avait armés. Ce Justus avait été adopté et élevé par Constantin, et l'ingrat, d'un coup de pierre, tua son bienfaiteur. Les

autres furent mis à mort, mais Justus fut loué par les ennemis des Pauliciens comme un second David, parce que d'un seul coup de pierre, il avait abattu le nouveau Goliath, le géant hérétique.

Mais le Seigneur est au-dessus de tout ; il peut faire que la colère de l'homme tourne à sa louange (Psaume 76:10). Autrefois, après « Étienne eut été lapidé, le Seigneur suscita Paul qui avait été un témoin contre lui, et de même le supplice de Constantin et de ses amis fit naître en Siméon même un successeur à Constantin Silvain dans l'œuvre du Seigneur. La vue de la grâce divine qui avait soutenu les martyrs avait frappé Siméon.

Il eut des entretiens avec quelques Pauliciens, et le résultat en fut pour lui la conviction qu'ils étaient dans le vrai chemin. Il retourna cependant à Constantinople où il resta encore trois ans, réfléchissant sérieusement sur ce qu'il avait vu et entendu, et, nous pouvons le supposer, demandant à Dieu de l'éclairer et le guider. Enfin, quittant la cour et abandonnant sa position et tous ses biens, il retourna en Arménie. Là il devint, sous le nom de Tite, le zélé successeur de Constantin Silvain. Les voies de Dieu ne sont-elles pas merveilleuses ?

Cinq ans après la mort de Constantin, Justus, son meurtrier, dans sa haine contre eux, se porta comme dénonciateur des Pauliciens. Il se rendit auprès de l'évêque de Colonia et lui dit que l'hérésie des Pauliciens s'était relevée et s'étendait de plus en plus. L'évêque envoya à l'empereur Justinien II un rapport sur ce qui lui avait été dit par Justus. Siméon, par ordre du cruel empereur, fut saisi avec un grand nombre de Pauliciens. Un immense bûcher fut dressé, et tous périrent dans les flammes. Nous voyons par là, que l'Église grecque ne se montrait pas moins impitoyable que l'Église romaine envers ceux qui condamnaient ses erreurs et se séparaient d'elle.

Mais le sang des martyrs sembla augmenter la force et le nombre des Pauliciens. D'autres apôtres et de nouvelles assemblées surgirent, pour ainsi dire, des cendres du bûcher où avaient péri Siméon et ses compagnons. Le groupe s'étendit dans toute l'Asie mineure, dans le Pont, dans une partie de l'Arménie et dans les contrées à l'ouest de l'Euphrate. Pendant de longues années, les Pauliciens endurent avec patience les persécutions que les gouverneurs civils, excités par le clergé, leur firent subir. Trois hommes d'entre eux qui avaient été pris avec Siméon avaient été épargnés et envoyés

à Constantinople pour être interrogés. Ils réussirent à s'échapper et revinrent à Mananalis, où durant trente ans ils vécurent, avec d'autres Pauliciens, sous la protection des Sarrasins.

Vers l'an 777, Dieu suscita un nouvel aide aux Pauliciens dans la personne de Sergius. Avant de vous parler de ce serviteur de Dieu, je vous ferai remarquer que ce qui caractérisait les Pauliciens, c'était leur attachement aux Écritures. Leurs ennemis les accusaient de beaucoup d'erreurs condamnables, et il est possible que quelques-uns d'entre eux, de leurs docteurs surtout, n'en fussent pas exempts. Mais ils tenaient à la parole de Dieu, et c'était elle qui les soutenait et qui, par leur moyen, opérait des conversions. C'est ce que montre l'histoire de Sergius.

Lorsqu'il était encore jeune, une femme âgée de la secte des Pauliciens lui donna une Bible. Il la lut et l'étudia soigneusement, fut converti, et, prenant le nom de Tychique, il se mit à enseigner. Nous voyons que, de même que Constantin, il fut amené à la foi par la simple lecture de la parole de Dieu. Et il en est souvent de même de nos jours.

Pendant trente-quatre ans, Sergius s'occupa à répandre les vérités qu'il avait apprises, dans toutes les villes et les provinces qu'il visitait, tout en travaillant de son métier de charpentier pour gagner sa vie. C'est ainsi que l'apôtre Paul travaillait aussi de son métier de faiseur de tentes (Actes 18:3), et pouvait dire : « Vous savez vous-mêmes que ces mains ont été employées pour mes besoins et pour les personnes qui étaient avec moi » (Actes 20:34). Sergius ne se contentait pas de prêcher.

Il disait : « De l'Orient à l'Occident, du Nord au Midi, j'ai annoncé l'Évangile, *en travaillant à genoux* ». Il voulait dire avec beaucoup de prières. C'est ce que font les vrais serviteurs du Seigneur (voir Éphésiens 1:16 ; Philippiens 1:4 ; Colossiens 1:9 ; 4:12 ; etc.). Sergius était un homme doux, d'une piété intime et profonde. Sa prédication pratique et sa vie pure furent des moyens dans la main de Dieu pour gagner beaucoup d'âmes. Aussi de nouvelles persécutions eurent lieu. Beaucoup de Pauliciens s'enfuirent et Sergius avec eux. Ils trouvèrent un asile chez les Sarrasins, et Sergius mourut là en l'an 811.

Haïs de l'Église grecque, parce que, disaient leurs ennemis, ils reniaient la foi orthodoxe, qu'ils n'adoraient pas la Mère de Dieu, qu'ils n'admettaient pas que le pain de la Cène fût changé dans le corps de Christ, et qu'ils avaient abandonné l'Église d'Orient, les Pauliciens n'étaient pas moins haïs de l'Église romaine. Les succès qu'avaient obtenus Sergius par ses travaux, le firent stigmatiser par Rome comme étant l'Antichrist annoncé, le chef de la grande apostasie.

La persécution contre les Pauliciens atteignit sa plus grande intensité sous la régence de la cruelle Théodora, mère de l'empereur Michel III (de 842 à 857). Elle était protectrice fanatique du culte des images, et résolut d'exterminer les Pauliciens « racines et branches », à moins qu'ils ne revinssent à la vraie foi, celle de l'Église grecque.

Les écrivains, tant ecclésiastiques que profanes, rapportent qu'elle en fit périr au moins cent mille, qui furent décapités, crucifiés, pendus, brûlés ou noyés et leurs biens confisqués. Quand on compare ces sanglantes exécutions avec ce que nous avons dit de l'Inquisition, nous voyons que l'Église d'Orient n'a rien à envier à celle d'Occident. Les persécutions, d'ailleurs, reçurent l'approbation du pape Nicolas I, qui écrivit à Théodora pour la féliciter de son zèle à extirper l'hérésie.

Mais, chose triste à dire, une partie des Pauliciens, au lieu d'endurer patiemment la persécution, se souleva contre l'empire. Un officier impérial supérieur, nommé Karbéas, ayant appris que par l'ordre de Théodora, son père avait été mis à mort par la main du bourreau, se mit à la tête de cinq mille Pauliciens, et se rendit chez les Sarrasins où se trouvaient un grand nombre de leurs frères.

Les Sarrasins, toujours en guerre avec l'empire grec, les accueillirent volontiers et leur donnèrent la ville de Téphrice où ils bâtirent une citadelle, et de là livrèrent de nombreux combats aux troupes de l'empereur. Cette guerre dura trente ans avec des alternatives de succès et de revers. **Mais ce fut une faute.** Dieu ne veut pas que les siens prennent les armes pour se défendre contre les persécuteurs. Le Seigneur a dit : « Tous ceux qui auront pris l'épée périront par l'épée » (Matthieu 26:52). Aussi ne poursuivrons-nous pas l'histoire de ces Pauliciens. Nous en suivrons d'autres qui, en

plusieurs contrées, portèrent la lumière qu'ils avaient reçue. Il y en eut qui se répandirent en Arabie, où ils continuèrent à faire des prosélytes.

Mais ce qui est plus intéressant et plus important pour la suite de notre sujet, c'est de connaître l'influence que les Pauliciens eurent en Occident. Avant Théodora, il y avait eu, comme nous l'avons vu, des persécutions contre eux. L'empereur Constantin Copronyme, vers le milieu du 8<sup>o</sup> siècle, en avait transporté un grand nombre dans la Thrace, et leur avait assigné comme résidence la ville de Philippopolis, un des postes avancés de l'empire.

C'est de là que leurs doctrines pénétrèrent et se répandirent en Europe. Ils semblent surtout avoir travaillé avec succès parmi les Bulgares, peuple barbare venu des rives de la Volga et qui s'était établi sur les bords du Danube. Les Bulgares furent convertis en partie au christianisme dans le 9<sup>o</sup> siècle ; d'autres s'étaient faits mahométans.

C'est chez les premiers que les Pauliciens portèrent leur doctrine (\*). Aussi un auteur romain, Pierre de Sicile, écrivit-il à l'archevêque de Bulgarie pour le mettre en garde contre la contagion des Pauliciens. Ils étaient donc partout un peuple méprisé et poursuivi, mais Dieu les gardait. Dans le 10<sup>o</sup> siècle, un autre empereur grec envoya de nouveau comme colons un grand nombre de Pauliciens dans les vallées de l'Hémus (nommé aujourd'hui les Balkans). De là, ils se répandirent peu à peu dans l'Europe occidentale où leurs congrégations connues sous différents noms, furent haïes et persécutées par l'Église de Rome.

*(\*) Ils prirent le nom de Bogomiles (amis de Dieu).*

## II) LES TÉMOINS DE LA VÉRITÉ EN OCCIDENT : LES VAUDOIS

Nous avons vu comment, en Orient, les Pauliciens, s'appuyant sur les Écritures, rejetaient les superstitions et les rites de l'Église grecque, et enseignaient la voie du salut **selon les lumières qu'ils avaient**.

Transportons-nous maintenant en Occident ; là aussi de nombreux témoins surent maintenir, au prix même de leur vie, ce qu'ils connaissaient de la vérité.

Comme nous l'avons vu, depuis que Constantin avait embrassé le christianisme, la mondanité et la corruption, des superstitions et des mauvaises doctrines s'étaient introduites dans l'Église, et en même temps la prétention de l'évêque de Rome et du clergé de dominer sur tous les laïques, et d'imposer des enseignements fondés sur des traditions, au lieu de s'en tenir à la parole de Dieu. Mais dès lors aussi, il y eut des fidèles qui ne voulurent pas abandonner les enseignements des apôtres, et qui à cause de cela eurent à souffrir des persécutions et la mort.

Ce ne furent pas seulement de simples chrétiens qui protestèrent ainsi contre Rome et ses abus. Au 5<sup>o</sup> siècle, un prêtre du midi de la France, nommé Vigilantius, s'élevait avec véhémence contre le culte des reliques, les pèlerinages, les prières adressées aux saints, les jeûnes et les mortifications, et aussi contre le célibat des prêtres.

Au 9<sup>o</sup> siècle, Claude, évêque de Turin, protesta contre les mêmes erreurs. Il trouva les églises pleines d'images qu'il fit enlever et brûler, ainsi que les croix. Il disait au peuple qu'autant valait adorer Jupiter et Saturne, que les images et les statues de Pierre et de Paul. « Faut-il adorer la croix, ou la porter ? » disait-il. « Si l'on adore tout bois taillé en forme de croix, parce que Christ a été suspendu à la croix, pourquoi pas aussi les crèches, les langes, les bateaux, les ânes ? ».

Et quant aux reliques, autant valait, disait-il, révéler un os de bête qu'un os de saint. Mais Claude ne se contentait pas de combattre les superstitions romaines. Versé dans les Écritures qu'il étudiait avec zèle, il maintenait que nous sommes sauvés par la foi seule, et que tous les autres apôtres étaient égaux à Pierre.

Dans le même siècle, mais un peu plus tard, un moine saxon, nommé Gottschalk, rejetait la doctrine du salut par les œuvres et soutenait la vérité du salut gratuit par la foi, ainsi que d'autres doctrines scripturaires (dont l'élection et la prédestination). Il fut condamné par un concile, battu de verges publiquement et jeté en prison. Il y mourut après dix-neuf ans de captivité.

Revenons aux chrétiens dont nous parlions d'abord. Nous ne pouvons pas tracer leur histoire dès les temps apostoliques, car elle ne nous a pas été



conservée. Nous savons seulement que, malgré les persécutions, ils subsistèrent à travers les siècles dans beaucoup de contrées, connus sous différents noms tels que ceux de **Cathares**, ou purs, d'**Albigéois**, nom tiré de la ville d'Albi où ils étaient nombreux, de **Vaudois**, nom dont l'origine est incertaine, de pauvres de Lyon : nous verrons d'où vient cette dernière dénomination. Dès le milieu du 12<sup>e</sup> siècle, on trouve dans plusieurs parties du continent, en France, en Italie, en Espagne, en Allemagne, de petites congrégations composées en grande partie de pauvres artisans, distinctes de l'Église de Rome et qui possèdent les Saintes Écritures.

Mais déjà dans le 11<sup>e</sup> siècle, on en trouve des traces. À cette époque, des missionnaires orientaux qualifiés de *publicans* (corruption probablement de pauliciens) vinrent d'Italie en France, dans le Périgord et l'évêché de Limoges. Ils gagnèrent là un certain nombre de disciples, non seulement parmi les pauvres, mais aussi parmi les seigneurs.

Ils cherchèrent ensuite à s'étendre en d'autres contrées. Ainsi, vers l'an 1022, arrivèrent à Orléans un paysan du Périgord et une femme italienne. Ils enseignèrent leurs vues et se firent un certain nombre d'adhérents parmi les gens du peuple ; ils persuadèrent même quelques nobles et plusieurs chanoines. Ils se réunissaient en secret et de nuit, crainte, sans doute des persécutions.

Dans ces réunions, les Écritures étaient lues et expliquées. Les Publicans enseignaient qu'elles restaient une lettre morte, si l'Esprit Saint ne venait illuminer le cœur. Ils disaient que le baptême n'a aucune valeur pour le salut, rejetaient l'invocation des saints, et la présence réelle de Christ dans l'eucharistie.

On les signala comme hérétiques au roi de France Robert, surnommé le pieux, qui les fit examiner par l'archevêque de Sens. Ils furent condamnés à mort. Deux seulement se rétractèrent. Comme les autres, parmi lesquels se trouvaient dix chanoines et plusieurs religieuses, se rendaient au supplice, ils passèrent devant le roi et la reine Constance. Celle-ci, voyant parmi les condamnés son ancien confesseur, saisie de colère, le frappa avec une canne et lui creva un œil. Les martyrs, près de mourir, disaient : « Faites-nous ce que vous voudrez ; déjà nous voyons notre Roi qui est dans les cieux, nous tendre les mains pour nous conduire en triomphe ».

Plus tard, la persécution sévissant en France, un grand nombre se réfugièrent à Cologne. Mais là aussi, ils furent persécutés et plusieurs périrent par le feu. En 1163, un certain nombre furent saisis dans une grange où ils tenaient leur réunion, et furent condamnés à être brûlés. Du milieu des flammes, un de leurs chefs, nommé Arnold, imposa les mains à ses compagnons de souffrances en leur disant : « Frères, soyez constants dans votre foi, dès aujourd'hui vous serez réunis aux martyrs du Christ ».

On raconte qu'il y avait parmi ces condamnés une jeune fille qui n'avait pas abjuré, mais que quelques personnes avaient sauvée, étant touchées de sa jeunesse et de sa beauté. Voyant les flammes dévorer les condamnés, elle s'écria : « Où est Arnold, mon maître vénéré ? ». Et comme on le lui montrait expirant, elle s'arracha des mains qui la retenaient, et se voilant le visage, elle s'élança au milieu des flammes. Cela était beau et touchant, humainement parlant, mais était-ce tout à fait selon Dieu ?

Ainsi partout l'Église de Rome poursuivait et mettait à mort comme hérétiques, ces humbles chrétiens qui s'attachaient à la parole de Dieu. Ils n'avaient sans doute pas les lumières que nous avons, et peut-être des erreurs se mêlaient-elles à leurs enseignements, mais ils protestaient contre l'idolâtrie de Rome et ses pratiques, et attendaient le salut de Christ seul.

En 1212, cinq cents de ces croyants, hommes et femmes, furent saisis à Strasbourg. Parmi eux se trouvaient des nobles, des prêtres, des riches aussi bien que des pauvres. Ils déclarèrent que leurs frères étaient fort nombreux en Piémont, en France, tant au nord qu'au midi, à Naples, en Sicile, en Italie, en Flandre. Sur ces cinq cents prisonniers, quatre-vingts, dont douze prêtres et vingt-trois femmes, furent brûlés vifs. L'un d'eux, nommé Jean, s'adressa à la foule et termina par ces paroles : « Nous sommes tous des pécheurs, mais ce n'est pas pour fausse doctrine, ni pour mauvaise conduite, que nous sommes condamnés à mourir. Nous avons le pardon de nos péchés, mais ce n'est pas par le moyen des prêtres, ni grâce au mérite de nos œuvres ».

Il est hors de doute que parmi ceux qui se séparaient de l'Église de Rome, il y avait de vrais hérétiques, **mais Rome mettait dans la même masse tous ceux qui ne se soumettaient pas à son autorité, et elle avait intérêt à confondre les vrais croyants avec les hérétiques**, afin de pouvoir tous les condamner. Mais sans nous arrêter davantage sur les persécutions qu'eurent

à souffrir ces témoins de Dieu, nous donnerons quelques détails sur eux (\*). Comme nous l'avons vu, on les désignait sous différents noms, mais eux se disaient chrétiens, et entre eux ils se nommaient « frères ». Suivant les endroits, on les appelait frères apostoliques, frères suisses ou italiens. Un de leurs persécuteurs, Rainerio Sacchoni, leur rend un témoignage remarquable.

Il les connaissait bien et son témoignage n'est pas suspect, car après avoir été avec eux, il était rentré dans l'Église de Rome, s'était fait dominicain et était devenu inquisiteur : « De toutes les sectes », dit-il, « il n'en est point d'aussi fatale à l'Église que les **Léonistes** (\*\*), et cela pour trois raisons : d'abord, parce qu'ils datent d'un temps fort reculé, quelques-uns les faisant contemporains du pape Sylvestre (l'an 315).

De plus, c'est la secte la plus nombreuse ; il y a à peine une contrée où ils ne se trouvent. Enfin, tandis que les autres sectes inspirent l'horreur par leurs blasphèmes contre Dieu, les Léonistes ont une grande apparence de piété et surtout ils mènent une vie honnête devant les hommes. Ils professent d'ailleurs toute la vérité quant à Dieu et toutes les doctrines contenues dans le symbole des apôtres. Mais en même temps ils abhorrent l'Église de Rome et les prêtres romains ». C'était là leur grand crime. On pouvait mener une vie mondaine et même dissolue ; pourvu que l'on restât soumis au pape, tout allait bien. La parole de l'apôtre se vérifiait : « Tous ceux aussi qui veulent vivre pieusement dans le Christ Jésus, seront persécutés » (2 Timothée 3:12).

*(\*) Nous puisons quelques-uns de ces détails dans l'ouvrage de F. Bevan, intitulé : « Trois amis de Dieu ».*

*(\*\*) Un des noms par lesquels on désignait ces chrétiens. Il vient probablement d'un certain Jean de Lyon, un des disciples de Valdo. Nous parlerons plus loin de ce dernier.*

L'inquisiteur Rainerio Sacchoni continue à décrire ainsi les Vaudois, afin, dit-il, que chaque bon catholique puisse les reconnaître et se saisir d'eux : « Vous les reconnaîtrez à leur conduite et à leur langage. Ce sont des gens graves et modestes. Il n'y a ni luxe ni désordre dans leurs vêtements. Ils sont sûrs en affaires et évitent les faux serments et les tromperies. Ils ne recherchent point les richesses, mais se contentent du nécessaire. Ils sont chastes et tempérants, et fuient les tavernes et les lieux de divertissements. Ils s'abstiennent de la colère. Ils sont toujours à leur travail ou bien occupés

à enseigner et à s'instruire mutuellement, ce qui fait qu'ils sont absents des prières et instructions de l'Église. On les reconnaît aussi à leur langage simple et sobre, exempt de paroles oiseuses. Ils ne se permettent ni conversations légères, ni mensonges, ni jurements ».

Voilà certes un beau témoignage. Plût à Dieu qu'on pût le rendre maintenant à tous ceux qui se disent chrétiens ! Pourquoi donc poursuivre les Vaudois comme des êtres malfaisants et les persécuter jusqu'à la mort ?

Le même inquisiteur nous en donne les raisons et énumère ainsi les griefs de l'Église de Rome contre les Vaudois : « Ils prétendent être la vraie église et disent que celle de Rome est la femme impure d'Apocalypse 17. Ils nient qu'aucun vrai miracle n'ait jamais été opéré dans cette Église. Ils tiennent de nulle valeur les ordonnances que l'église a introduites depuis le temps des apôtres, et disent qu'il ne faut pas les observer. Ainsi ils rejettent les fêtes, les jeûnes, les ordres monastiques et les choses bénites de l'Église romaine.

Ils s'élèvent contre la consécration des églises et des cimetières, comme étant des inventions des prêtres pour augmenter leurs gains. Quelques-uns d'entre eux disent que le baptême des enfants ne sert à rien, puisqu'ils ne peuvent pas croire. Ils rejettent le sacrement de confirmation, et, à sa place, ceux qui les enseignent imposent les mains aux disciples.

Ils ne croient pas que le corps et le sang de Christ soient dans le sacrement de la Cène ; selon eux le pain est appelé figurément le corps de Christ. Ils disent que le prêtre, qui est un pécheur, ne peut lier ni délier personne, étant lié lui-même, et que tout laïque pieux et intelligent peut absoudre un autre et imposer des pénitences.

Ils rejettent l'extrême onction, et disent qu'il n'y a point de purgatoire, et que les prières pour les morts ne servent à rien. Les offrandes pour les morts, ajoutent-ils, vont seulement au clergé. Ils se moquent des fêtes célébrées en l'honneur des saints, et travaillent aux jours fériés. Ils ne gardent ni le carême, ni les autres fêtes. Ils ne reçoivent pas l'Ancien Testament. Ils disent que ceux d'entre eux qui en sont capables doivent confier à leur mémoire les paroles des Écritures, afin de pouvoir enseigner les autres.

Non seulement ce sont les hommes qui enseignent parmi eux, mais aussi les femmes — non en public toutefois, mais en particulier ». Enfin l'inquisiteur prétend qu'au lieu du mariage, ils pratiquaient l'impureté ; mais c'est sans doute parce qu'ils ne recouraient pas à un prêtre pour être mariés. Et quant à rejeter l'Ancien Testament, les propres documents des Vaudois prouvent le contraire.

Il est probable aussi que la plupart ne possédaient que le Nouveau Testament en langue vulgaire, l'Ancien n'ayant pas été traduit. Il est vrai que certains hérétiques que l'on confondait volontiers avec eux, n'admettaient pas cette portion des Écritures comme venant de Dieu. Nous voyons donc que les choses que disaient les Vaudois, sont celles que toute personne soumise à la parole de Dieu affirme de nos jours contre l'Église de Rome. Mais leur grand crime était de juger que l'Église de Rome était impure et qu'il ne fallait pas écouter ses prêtres.

Parmi le peuple, les Vaudois passaient pour des espèces de sorciers qui se rassemblaient dans des caves obscures pour invoquer le diable qui venait au milieu d'eux sous une figure effrayante. On disait aussi que des démons leur apparaissaient sous forme de chats et de grenouilles ; mais le chroniqueur qui rapporte ces dires populaires, et qui était cependant leur ennemi, dit que ce sont des fables. « Ce qui les rend dangereux », ajoute-t-il, « c'est leur grande apparence de piété ».

Pour condamner, comme ils le faisaient, les enseignements et les prétentions de l'Église de Rome, les Vaudois s'appuyaient sur la Bible. C'est dans ce saint Livre également qu'ils puisaient leurs croyances. Ils professaient la nécessité de la nouvelle naissance, et la justification et le salut des pécheurs par la foi au Seigneur Jésus. Ils disaient aussi que la Bible est un livre fermé, si l'Esprit Saint n'illumine l'âme pour la faire comprendre. Leur attachement à la parole de Dieu était grand.

Dès l'an 1203, plusieurs portions en avaient été traduites en langue vulgaire et répandues parmi le peuple. C'est ce qui donna lieu au décret du concile de Toulouse en 1229, défendant que ces écrits fussent mis entre les mains des laïques. Mais les Vaudois disaient que, pour comprendre la pensée du Seigneur, il fallait retourner à l'enseignement de Christ et de ses apôtres. C'était un des griefs de l'Église de Rome contre eux. « Ces hérétiques », dit

un inquisiteur, « prétendent que les enseignements de Christ et de ses apôtres sont tout ce dont nous avons besoin pour le salut, sans les statuts de l'Église ». D'après leurs ennemis mêmes, l'étude de l'Écriture sainte était leur grande occupation. « Tous », dit un de leurs juges, « hommes et femmes, grands et petits, de jour et de nuit, ne font qu'étudier ou enseigner la Bible. L'ouvrier qui n'a pas de loisirs dans la journée, la lit de nuit, aussi négligent-ils leurs prières » (il veut dire la messe). **Quel exemple pour nous !** Avons-nous cette soif salutaire de la divine Parole, nous chez qui elle est si abondamment répandue, qu'il n'est presque pas un enfant qui ne la possède ?

Les édits rendus contre eux par Rome et ses conciles n'empêchèrent pas les Vaudois de prescrire à toute personne âgée de vingt ans l'étude journalière de la Bible. Aussi partout dans l'Europe où ils étaient dispersés, leur foi et leurs enseignements étaient-ils les mêmes. Un de leurs ennemis qui, au 12<sup>e</sup> siècle, en avait vu quelques-uns dans les montagnes reculées où ils avaient cherché un refuge, dit ceci : « Ils sont vêtus de peaux de moutons, et ignorent l'usage du linge. Ils habitent, mêlés avec leur bétail, des huttes bâties en pierres de silex avec un toit plat recouvert de terre. Ils ont en outre deux grandes cavernes où ils se cachent quand ils sont poursuivis comme hérétiques. Mais pauvres comme ils le sont, ils se montrent contents, et bien qu'extérieurement rudes et sauvages, ils savent lire et écrire, et connaissent assez le français pour comprendre la Bible. On trouverait à peine parmi eux un jeune garçon qui ne pût rendre compte d'une manière intelligente de la foi qu'ils professent ».

Les Vaudois étaient **remarquables par les portions étendues des Écritures qu'ils avaient apprises par cœur**. Cela était bien nécessaire dans un temps où il fallait près d'une année pour copier un exemplaire de la Bible, et où un tel manuscrit était donc d'un prix très élevé. D'ailleurs les prêtres romains brûlaient toutes les portions des Écritures qui tombaient entre leurs mains, mais ils ne pouvaient pas toucher à ce qui était écrit dans la mémoire et dans le cœur. Les Vaudois du Piémont avaient des pasteurs nommés *barbes*, ce qui veut dire oncle, terme de respect et d'affection à la fois. **La préparation des barbes au ministère de la Parole consistait à apprendre par cœur les évangiles de Matthieu et de Jean, toutes les épîtres, et la plus grande partie des Psaumes, des Proverbes et des prophètes**. Des jeunes gens dans les vallées formaient des espèces de

sociétés dont chaque membre devait apprendre par cœur un certain nombre de chapitres. Lorsqu'on s'assemblait pour le culte, souvent dans quelque coin écarté des montagnes, ces nouveaux Lévites, se tenant devant le pasteur, récitaient l'un après l'autre les chapitres du précieux volume.

Qu'elle leur était chère cette Parole divine ! Ils payaient souvent de leur vie la gloire de la posséder et de la connaître ! L'inquisiteur Rainerio dit qu'il connaissait parmi eux un simple paysan qui pouvait réciter tout le livre de Job, et plusieurs qui savaient par cœur presque tout le Nouveau Testament.

C'est cette connaissance des saintes lettres qui les rendait capables de résister à ceux qui voulaient les attirer dans l'Église romaine. Ils confondaient leurs ennemis. Un moine envoyé vers eux pour les convaincre de leurs erreurs, s'en retourna tout confus, disant que dans toute sa vie il n'avait appris autant des Écritures que dans les quelques jours qu'il avait passés avec ces hérétiques.

Et les enfants étaient les dignes émules de leurs parents. Un des docteurs de la Sorbonne qui furent envoyés de Paris auprès des Vaudois, reconnaît qu'il avait plus appris et compris des doctrines du salut par les réponses des jeunes enfants, que dans toutes les disputes et discussions entre docteurs qu'il avait entendues. Jeunes lecteurs, êtes-vous comme ces enfants des Vaudois, connaissant dans votre intelligence et votre cœur les vérités du salut ? Bernard de Clairvaux, que l'on nomme saint Bernard et qui avait combattu les Vaudois, dit aussi qu'ils défendaient leurs hérésies par les paroles de Christ et des apôtres.

Les Vaudois ne gardaient pas pour eux le trésor de la vérité que les Écritures leur avaient enseignée. **Ils étaient infatigables dans leur zèle à la répandre.** Et s'ils étaient persécutés et chassés dans d'autres contrées, ils y annonçaient la Parole, comme ceux de Jérusalem « dispersés par la tribulation ... à l'occasion d'Étienne » (Actes 11:19-20). Leurs évangélistes qu'ils appelaient apôtres, c'est-à-dire envoyés, allaient ordinairement deux à deux, un vieillard et un jeune homme. Pour ne pas être reconnus, ils se déguisaient en colporteurs ou marchands ambulants portant des balles contenant de menus articles de toilettes, des voiles, des bagues, ou encore des couteaux, des épingles, des perles de verre. En échange, ils acceptaient des œufs, du fromage, des vêtements, car il leur était interdit de recevoir de

l'argent. Arrivaient-ils chez un frère, ils étaient accueillis avec joie, et l'on s'empressait de leur donner l'hospitalité, car on pensait être agréable à Dieu en recevant ses messagers. Lisez sur ce sujet, Matthieu 10:40. Plusieurs de ces missionnaires étaient des étudiants en médecine ; en voyageant ils utilisaient leurs connaissances médicales. Mais leur grand but était le salut des pécheurs. Dans les châteaux comme dans les chaumières, aux riches et aux pauvres, partout où une porte leur était ouverte, ils annonçaient Jésus Christ.

Rainerio Sacchoni rapporte combien les Vaudois étaient ingénieux pour répandre leurs doctrines et nous dit comment ils procédaient. Ils se présentaient, par exemple, dans un château comme colporteurs, et montraient leurs marchandises au châtelain et à la châtelaine. « Messire », disaient-ils, « ne voudriez-vous pas acheter cette bague ou ce cachet ? Madame, qu'il vous plaise de jeter un coup d'œil sur ces mouchoirs, sur ces dentelles pour voiles. Je les vends bon marché ».

Si après un achat, on demandait au marchand, s'il n'avait pas d'autres objets à offrir, il disait : « Oh ! oui ; j'ai des bijoux beaucoup plus précieux que ceux-ci, et je vous en ferai présent si vous me promettez de ne point me trahir ». La promesse étant donnée, il continuait : « J'ai une pierre précieuse venant de Dieu, un joyau d'un prix inestimable qui allume l'amour de Dieu dans le cœur de celui qui le possède.

C'est la parole de Dieu par laquelle il communique aux hommes sa pensée ». Et alors le colporteur leur lisait ou leur récitait des portions des évangiles dont sa mémoire était bien fournie. S'il était encouragé à continuer, après avoir lu par exemple tout le premier chapitre de Luc, il répétait des passages tels que celui-ci : « Malheur à vous, car vous fermez le royaume des cieux aux hommes. Vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous ne leur permettez pas d'entrer. Malheur à vous qui dévorez les maisons des veuves, etc. », et il montrait que cela s'appliquait aux prêtres et aux moines. Souvent il laissait le manuscrit entre les mains de ses auditeurs. Mais le but de ces évangélistes était bien plus de faire connaître aux âmes l'amour de Dieu et de Christ et d'allumer cet amour dans les cœurs, que de parler contre le clergé.

Ceux qui, instruits par le Seigneur, avaient à cœur le bien de leurs frères, mais qui ne pouvaient pas voyager, écrivaient des lettres aux différentes



assemblées, et les apôtres itinérants ou d'autres frères les portaient à leur destination. Il aurait été dangereux d'y mettre des adresses ; la suscription portait : « Aux frères chrétiens ». Les messagers savaient bien à qui les remettre. Partout où ils le pouvaient, les apôtres prêchaient, souvent en plein air. Les frères avaient aussi des réunions de prières et d'étude de la Parole, ainsi que des écoles pour les enfants.

Ils avaient aussi tous l'habitude de rendre grâces avant les repas, et avaient un culte de famille. Les frères construisaient des asiles pour les pauvres et de modestes salles de prières attenantes, car ils n'estimaient pas qu'il fût nécessaire d'élever à grands frais de splendides églises pour y adorer Dieu. Ils savaient que le Seigneur Jésus se trouve là où deux trois sont réunis en son nom. Ils prenaient la cène en souvenir du Seigneur qui a donné sa vie pour nous, et pensaient que comme Christ nous a aimés, nous devons nous aimer les uns les autres.

En général, les Vaudois étaient haïs par le clergé romain et par ceux qui le suivaient aveuglément, il y avait cependant des catholiques qui, tout en restant attachés aux formes et aux cérémonies de l'Église, sympathisaient avec les frères et étaient en communion d'esprit avec eux. Une autre chose à remarquer, c'est que les frères et les évangélistes de ce temps-là n'avaient pas, sur plusieurs points de la parole de Dieu la lumière que nous avons, et qu'ainsi ils erraient en différentes choses ; mais ils aimaient le Seigneur, trouvaient leur bonheur dans la communion avec Dieu, et donnaient leur vie pour la vérité qu'ils connaissaient. Un homme que Dieu suscita, leur fut utile pour les éclairer : c'est Pierre Valdo, de Lyon, dont nous dirons quelques mots.

## **PIERRE VALDO**

Pierre Valdo était un riche marchand de la ville de Lyon et vivait dans la seconde moitié du 12<sup>e</sup> siècle. Nous avons raconté comment l'Évangile avait été porté au II<sup>e</sup> siècle dans cette grande cité et quelle cruelle persécution les fidèles y subirent. Dans la suite, de même que le reste de la chrétienté, l'Église de Lyon était tombée dans l'erreur et la superstition ; cependant des traditions évangéliques s'y étaient conservées, grâce au zèle et à la fidélité de quelques évêques qui avaient été à sa tête.

À l'époque où vivait Valdo, la masse du peuple était presque complètement ignorante, et les nobles, les plus illustres chevaliers même, ne savaient souvent ni lire, ni écrire. Avec le clergé, les marchands faisaient exception ; les nécessités de leur commerce exigeaient certaines connaissances. Pierre Valdo était donc lettré jusqu'à un certain point ; de plus, il était intelligent, de bonnes mœurs, pieux et bienfaisant, et honoré de tous.

Quelques écrits des anciens pères de l'Église (\*) étant tombés entre ses mains, il fut frappé de voir combien l'Église romaine s'était écartée du christianisme primitif. Le dogme de la transsubstantiation s'établissait alors, accompagné de l'adoration de l'hostie. Valdo ne put s'empêcher de voir dans l'un une chose contraire au simple bon sens, et dans l'autre une grossière idolâtrie. De plus, il avait remarqué que les Pères en appelaient constamment aux Écritures, les citant pour appuyer ce qu'ils enseignaient. Il conçut dès lors un grand désir de les connaître.

*(\*) Le lecteur se souvient que l'on nomme ainsi les hommes éminents par leur science et leur piété, tels que Justin, Irénée, Tertullien, Augustin, etc., qui enseignèrent dans l'Église par leurs prédications et leurs écrits. Mais ils étaient des hommes faillibles, errèrent sur plusieurs points et se contredirent souvent.*

Jusqu'à là on ne peut pas dire que la conscience de Valdo eût été réveillée. Sans doute que, comme bon catholique, il comptait sur ses bonnes œuvres pour être sauvé. Mais Dieu lui adressa un sérieux et puissant appel. Un soir qu'il était à table quelques amis, l'un d'eux tomba mort subitement. Valdo fut saisi à la pensée de l'incertitude de la vie. Ne pouvait-il pas, lui aussi, être appelé tout à coup à paraître devant Dieu ? Était-il prêt à rencontrer la mort ? Que lui fallait-il faire pour être sauvé ?

Dans son anxiété il consulta son confesseur, lui dit que le meilleur moyen pour assurer son salut était de faire ce que le Seigneur avait dit au jeune homme riche : « Vends tout ce que tu as, et donne aux pauvres ». Valdo n'hésita pas. Il donna à sa femme et à sa fille ce qui leur était nécessaire, paya ce qu'il devait, et distribua le reste. Cela était-il vraiment le remède pour apaiser la conscience et procurer la paix à l'âme ? Donner tous ses biens peut-il expier les péchés ? Non, assurément. Valdo le sentit et chercha dans les Écritures la réponse aux besoins de son âme. Mais à cette époque, la

Bible n'avait pas été traduite dans les langues vulgaires de l'Europe occidentale. On n'en avait que la version latine appelée la Vulgate qui avait suffi aussi longtemps que l'empire romain avait subsisté et que le latin avait été la langue dominante en Occident. Valdo ne se découragea pas. Aidé par deux prêtres, il traduisit la Bible dans la langue courante, et là, dans la parole de Dieu, il apprit où se trouvait le salut, dans la foi au Seigneur Jésus, mort pour nos péchés et ressuscité pour notre justification.

Ayant ainsi trouvé la paix de son âme, il se sentit pressé d'annoncer à d'autres la bonne nouvelle de la grâce de Dieu. Comme nous l'avons dit, il distribuait ses biens aux pauvres ; mais en nourrissant leurs corps, il leur parlait des richesses impérissables de Christ. « Sa maison », dit un historien, « devint une florissante école et comme un hôpital public pour héberger et nourrir spécialement les pauvres qui venaient de dehors pour être instruits ».

À mesure que les Écritures devenaient plus familières à Valdo, il voyait plus clairement qu'elles condamnent bien des choses que l'Église de Rome enseigne, et qu'elles en renferment d'autres dont cette Église ne parle pas. Il avait donc deux choses à faire : premièrement, à apprendre et à faire connaître ce que l'Écriture enseigne, et secondement, à montrer que tout ce qui ne s'accorde pas avec elle est condamné. C'est ce qu'il faisait dans ses instructions à ceux qui venaient à lui, ou bien en allant de maison en maison pour annoncer la vérité. Il eut bientôt un grand nombre d'adhérents. Pour répandre la vérité qu'il avait apprise, il fit faire des copies des Écritures, et ayant formé un certain nombre de disciples, il les envoya deux à deux pour colporter et expliquer les saints écrits. Ils allaient donc prêchant l'Évangile dans les chemins et sur les places publiques, écoutés avec attention par les foules et gagnant des âmes.

Mais il n'était pas possible que ce mouvement demeurât caché au clergé qui ne pouvait non plus y être indifférent, puisque de fait Valdo et ses disciples condamnaient Rome, ses erreurs et les pratiques de ses prêtres.

L'archevêque de Lyon leur enjoignit de ne plus se mêler de la lecture et de l'enseignement de la Bible, sous peine d'être excommuniés et poursuivis comme hérétiques. Mais ils répondirent par ces paroles de l'Écriture : « Le Seigneur a dit : Allez et instruisez toutes les nations », et : Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes ». L'archevêque avait dit à Valdo : « Si tu enseignes encore, tu seras condamné et brûlé comme hérétique ». —

« Comment tairais-je ce qui concerne le salut éternel des hommes ? » répondit avec hardiesse le pieux serviteur de Christ. L'archevêque irrité voulait le faire saisir, mais il craignit le peuple. Valdo d'ailleurs avait tant d'amis à Lyon, aussi bien parmi les riches que parmi les pauvres, tant d'âmes qui avaient été amenées au Sauveur par son moyen, qu'il put rester caché dans la ville pendant trois ans, enseignant, encourageant et fortifiant les fidèles.

Le pape Alexandre III apprit ce qui se passait à Lyon. Il excommunia Valdo et ordonna à l'archevêque de procéder avec la dernière rigueur contre lui et ses adhérents. Valdo se vit ainsi forcé de quitter Lyon avec un certain nombre de ses disciples, hommes et femmes, afin d'échapper aux persécutions. Dans la main de Dieu, ce fut un moyen de répandre au loin l'Évangile et la parole de Dieu dans toutes les contrées où ces fugitifs, qu'on appela « les pauvres de Lyon », portèrent leurs pas.

Ils contribuèrent aussi à éclairer les nombreuses petites communautés qui n'acceptaient pas les erreurs de Rome, mais qui elles-mêmes n'étaient pas entièrement pures dans la foi. Elles étaient nombreuses et unies entre elles, puisque l'on dit qu'un de leurs membres pouvait voyager du sud de l'Italie au nord de l'Allemagne en logeant chaque soir chez un frère.

En certaines contrées, comme aux environs de Trèves et dans le nord de l'Italie, ces communautés avaient des écoles publiques en plus grand nombre que les catholiques, et elles convoquaient les assemblées au son des cloches. Les persécutions exercées avec persévérance et cruauté par l'inquisition et le clergé eurent raison finalement de ces chrétiens qui refusaient de se soumettre à Rome ; il n'y eut que les vallées du Piémont où ils subsistèrent malgré tous les efforts de leurs ennemis, et où ils subirent les plus terribles persécutions, comme nous aurons l'occasion de le voir.

Pour revenir à Valdo, il se rendit, accompagné d'un grand nombre de siens, d'abord en Dauphiné dans les vallées de Freissinière, de Vallouise et de Valcluson, où se trouvaient d'anciennes communautés chrétiennes. De là plusieurs passèrent dans les vallées du Piémont où ils rencontrèrent les anciens Vaudois auxquels ils apportèrent leur traduction de la Bible. La persécution força Valdo à fuir de nouveau ; il alla en Picardie, puis en

Allemagne et enfin en Bohême, travaillant toujours à l'œuvre du Seigneur. C'est dans cette dernière contrée qu'il termina paisiblement ses jours.

Quant aux disciples de Valdo, confondus sous le nom de Vaudois avec ceux que l'on nommait déjà ainsi, ils ne s'étaient pas, non plus que leur chef, séparés de l'Église. Ils réclamaient seulement l'autorisation de prêcher. Nécessairement Rome ne pouvait pas l'accorder. « Si nous le faisons », disait un prélat dans un concile, « on nous chasserait ». Malgré cela, ils continuèrent à évangéliser, et on les excommunia. Plusieurs se répandirent en Provence et en Espagne où ils eurent d'abord quelque succès, mais sous le règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, ils furent aussi persécutés et chassés à l'instigation du clergé.

Pour terminer ce qui concerne les disciples de Valdo et les Vaudois, il faut ajouter qu'ils insistaient sur la doctrine capitale de l'Évangile, la justification par la foi, et qu'ils repoussaient toutes les cérémonies, les erreurs et les superstitions de l'Église romaine. Comme nous l'avons vu précédemment, ils étaient fermement attachés à la Bible, et se montraient recommandables par une vie pure qui contrastait avec celle que menait en général le clergé romain.

N'est-ce pas une chose profondément intéressante de voir la puissance divine conserver, à travers les siècles et au milieu des efforts incessants d'adversaires acharnés, une lignée de témoins de la vérité évangélique, à part des souillures de la soi-disant vraie Église ? Ils formaient ce résidu dont parle le Seigneur dans sa lettre à Thyatire, et qui n'avait pas connu les profondeurs de Satan (Apocalypse 2:24).

### **QUESTIONS D'ÉTUDE**

1. Pouvez-vous répondre à ces questions?

A) Quel groupe défendit la vérité biblique en Orient?

B) Quel groupe défendit la vérité biblique en Occident?

C) Comprenez-vous bien le rôle fondamental des Saintes Écritures dans l'éclairage des âmes des hommes pour le salut et la foi en Jésus-Christ?

D) Voyez-vous comment ceux qui « veulent vivre pieusement en Jésus-Christ » finissent toujours par être persécutés et même mis à mort?

## 2. Question de réflexion

A) Les véritables disciples du Seigneur aiment profondément les Saintes Écritures. Méditons sur l'amour de la Bible de ces défenseurs de la foi.

## 3. Pour mieux profiter de la leçon

Nous n'avons qu'effleurer l'histoire de ces groupes défenseurs de la foi et de la vérité biblique. Poursuivons notre étude pour découvrir le courage, l'héroïsme et l'infatigabilité de ces serviteurs de Dieu.

---

## **APPLICATIONS**

1) De la même manière que ces défenseurs de la vérité, nous sommes entourés de ténèbres et de mensonges. Comme eux, levons-nous et faisons courageusement la promotion de la vérité biblique. Dénonçons le mal et le mensonge sous toutes ses formes. Implorons la grâce divine pour nous soutenir dans le combat.

2) L'amour des Saintes Écritures de ces groupes était très puissant. La Bible était l'objet de beaucoup d'étude, de mémorisation, d'évangélisation continue, d'encouragement. Que le Seigneur renouvelle en nous ce même amour!

**PAR SA GRÂCE ET POUR SA GLOIRE!**

**A M E N !**

